

I

Imagine d'abord une île, très longue, sur un océan lointain. C'est peut-être une île qui n'a jamais existé. Ou bien c'est un océan qui enroule ses vagues dans un autre monde. De toute façon l'île vit seule depuis des siècles, sauvage encore : les hommes y sont rudes et solitaires.

Ils ont un roi, dont le vaste domaine s'étend au centre de l'île, et des seigneurs qui se partagent le reste du territoire. Revêtus de la longue cape noire qui signale leur rang, ceux-ci pourraient se penser rois eux-mêmes : ils sont les maîtres absolus de leur fief, lèvent une armée s'il leur plaît, et dressent des gibets à l'entrée de leur pont-levis. Pourtant ils reconnaissent l'autorité de celui d'entre eux qui règne sur la capitale et qu'ils nomment, avec une révérence presque religieuse, le Seigneur-Roi.

Leurs châteaux portent, comme eux, le nom du fief. Ceux du Sud dressent près des rivières leurs fines tourelles blanches et ouvrent nonchalamment leurs parcs aux vents de la mer. Au sud on n'a rien à craindre du monde. Mais ceux du Nord ressemblent à des citadelles guerrières, parce qu'ils sont proches de la pointe de l'île qui n'est pas encore conquise.

Cette île a nom "Système" et ma grand-mère en tirait tous les contes dont elle a enchanté mon enfance. J'ai longtemps cru qu'elle y avait vraiment vécu. Et si l'Histoire de Système avait été au programme du baccalauréat au même titre que l'Histoire de France j'aurais certainement obtenu la meilleure note de l'académie, et je pense que l'on m'aurait priée de donner quelques conférences aux professeurs : je savais tout. Je savais où l'on fabriquait les agrafes qui retenaient les capes de guerre des seigneurs et ce que mangeaient le soir, dans les masures de la côte, les paysans de Vauxelles. Je savais que dans les forêts de Brénilis s'étendait le domaine du Seigneur-Evêque, où vivaient les derniers sorciers de l'île, et que la reine Valine s'enorgueillissait des plus longs cheveux blonds dont il soit possible de rêver : ils atteignaient le sol, souples et brillants, quand elle se tenait debout près de son trône d'or. Je connaissais jusqu'aux légendes dont on nourrissait les petits systéliens, le soir...

Mais rien ne me transportait davantage que l'histoire du Maudit de Varielles et c'est elle que je veux te raconter à mon tour.

Imagine encore. Tout au nord de l'île, dans le dernier fief pacifié, sur les landes qui bordent la mer, s'élève la masse sombre du château de Louvars. Il est puissamment fortifié et abrite derrière ses murailles près de trois cents hommes de troupe. Aucun autre château de Systèle n'a osé dresser si haut sa tour, ni défendre sa voûte d'entrée d'une herse aussi monumentale. Othon IV de Louvars, qui l'a construit plus de trois siècles auparavant, était un homme amer et dur, qui haïssait son roi et que son roi n'aimait pas : un peu de son orgueil semble encore habiter les pierres.

L'histoire du Maudit de Varielles commence là, un soir d'hiver, le 27 décembre très exactement.

*

Le seigneur de Louvars dîne avec ses vassaux dans la grande salle du château, ce soir-là. Il n'a que vingt-cinq ans. Mais c'est un guerrier redoutable et il mène son fief d'une main ferme. Pour l'heure, assis à sa table, il écoute ses vassaux parler - du Maudit justement, qui vient d'être jugé dans la capitale par le Grand Tribunal de Systèle. Son procès doit être terminé depuis plusieurs jours, mais les nouvelles parviennent difficilement à Louvars en hiver, parce que les pistes qui prolongent la grande route jusque là cessent d'être praticables dès les premières pluies. Et on en est encore réduit aux suppositions.

- Il sera forcément décapité, soutient le duc de Ryves. C'est la peine des parricides, non ?

Alexis de Chevilliers, le plus jeune vassal de Louvars, passe son temps à courir les pistes et en sait toujours plus long que tout le monde :

- Non, dit-il. Il paraît qu'il y a mis une sauvagerie répugnante... on devrait le brûler vif. C'est l'avis général. On m'a dit aussi à Montereau qu'il était jeune. Vraiment très jeune.

- Mais pas plus que vous, risque Louis d'Ixelles ?

Chevilliers n'a que dix-huit ans et s'en désole plus qu'il ne le devrait. Il lance à son ami un regard soudain très noir.

- Pardon, dit Louis. Mille pardons. Ca m'a échappé.

Le seigneur sourit. Il occupe le fauteuil de bois sculpté, clouté d'or, qui lui est réservé. Il a des cheveux sombres, noués sur la nuque d'un lien de cuir, et une haute silhouette de guerrier. Lui aussi est très jeune : mais la charge de son fief l'a fait mûrir vite.

(*Sait-il que dans la nuit, sur les pistes qui longent la mer, galopent vers Louvars six grands chevaux noirs ?*)

- Ils le livreront peut-être au peuple, dit Louis d'Ixelles. Puisqu'il a été déclaré Maudit...

- D'après le seigneur de Combeval, répond Chevilliers, non, parce qu'il est plus fou que Maudit.

- Que peut-on en savoir à Combeval ?

- Mais il est forcément fou, Louis... Il lui a arraché les yeux, d'abord avec la pointe de son poignard, ensuite avec les doigts...

(Ma grand-mère s'arrêtait là, chaque fois, et me regardait avec méfiance. "C'est une histoire effrayante que celle du Maudit de Varielles, disait-elle. Il y a du sang, des fouets, des barbares agonisant dans une cage de fer, des enfants rassemblés dans une douve pour y mourir, et mille fois de quoi faire un cauchemar cette nuit. Veux-tu que je te raconte plutôt les amours de la reine Valine avec le barde blond, au III^e siècle de Systèle ?"

J'en pâlassais d'horreur. "Je n'ai pas peur, disais-je. Je connais déjà l'histoire du Maudit. Je n'ai pas peur du tout. Vas-y."

Elle allait. Les six grands chevaux noirs, un instant arrêtés sur la ligne des falaises, reprenaient leur course sombre. Et dans la salle de Louvars la main du seigneur, qui s'était figée au-dessus de la table, s'animait de nouveau et se posait sur le bois ciré. Une chevalière brillait à l'annulaire.)

- Est-ce qu'il n'a pas tué une femme aussi, demandait Ulmes ? On le brûlera vif, c'est sûr.

- En tous cas il est du fief de Varielles, tout au sud. Il paraît que son seigneur l'a fait ligoter sur les remparts en attendant que les gardes du tribunal descendent de Systèle, et qu'il y est resté trois jours...

*

Là, juste là, l'appel des trompettes monte de la lande. Chevalliers se tait, surpris. Les trompettes sonnent la marche du régent et le seigneur quitte son siège. On lèvera la herse sans son ordre, pour une fois : le régent et ses envoyés sont partout chez eux. Il prend donc le temps de remettre sa lourde cape. Puis il quitte ses convives et sort, sans un mot. Ses gardes aussitôt lui emboîtent le pas.